

Elle ne m'a pas encore remarqué, dieu merci. Je n'ai pas le courage de la regarder plus de quelques secondes, je n'ose pas encore la toucher, il faut d'abord que je me remette. Du choc et des reproches que je me fais.

Au Cap je n'avais pas pu saisir vraiment tout ce qu'impliquait le coup de téléphone paniqué reçu de la maison natale. Je n'en croyais pas grand-chose non plus. J'avais passé tout le trajet en avion à m'irriter à l'avance. (« Elle ne peut donc rien faire normalement, cette femme ? C'est toujours l'opéra, le geste le plus théâtral possible, c'est le chantage incessant. Toujours les manipulations, les pressions, les manœuvres sur tous les fronts. ») En même temps, tandis que je fendais l'air à dix mille mètres au-dessus du sol, j'étais perturbé et gêné par le fait d'être aussi soupçonneux. Est-ce que, en la condamnant a priori, je ne me laissais pas aller, moi aussi, à des trémolos de mauvais opéra ? Ce ne pouvait tout de même pas être une nouvelle manifestation de son habituelle comédie, non ? Elle n'oserait tout de même pas aller aussi loin ?

Ce n'aurait pas été son coup d'essai. Josée Verbeke - c'est ainsi, sous son nom de jeune fille, qu'elle figurait sur toutes les affiches de théâtre, même pas par féminisme, un mot qu'elle considérait comme une insulte, elle n'était pas une virago, elle, et elle n'avait pas besoin d'émancipation et le mot « libération » était bon pour les pleurnicheuses et les névropathes - Josée Verbeke, donc, ne reculait devant rien.

Chaque fois que je parlais pour un long moment - et certainement s'il s'agissait de la destination Cap, à propos de quoi elle imaginait chaque année que je faisais en tapinois les formalités nécessaires afin d'annoncer un beau jour, fait accompli, que j'étais devenu résident officiel d'un autre pays, sur un continent vaste et sangui-

naire, aussi loin que possible de mon sol natal, pardon, aussi loin que possible d'elle - chaque fois donc que j'étais sur le point de partir en voyage, elle rentrait en scène. Elle me téléphonait avec insistance, de préférence au milieu de la nuit. Il y avait encore des papiers à mettre en ordre. À propos de leur testament. Ou bien de mon testament : est-ce que je l'avais rédigé ? Non ? Est-ce que c'était bien responsable, ça ? « C'est comme ça que je t'ai éduqué ? » Hauts cris à l'autre bout du fil, qui se terminaient par l'affirmation que, en dépit de nos adieux d'hier, il était indispensable que je passe encore une fois pour mettre quelques points sur quelques i.

Je ne voulais pas, mais j'y allais.

Une autre fois, je devais sans plus attendre procéder à l'achat de leur bungalow et du terrain attenant, car leur pension était moins élevée que prévu et moi je ne gagnais pas mal ma vie, n'est-ce pas ? Et c'était tout de même un tout petit peu, « sois honnête », grâce à eux, n'est-ce pas ? En revanche, mon pauvre père n'était que l'un des innombrables petits indépendants avec une minuscule retraite, « les nouveaux lépreux de la société », et elle, avec son statut officiel d'aide à un indépendant, était encore plus mal traitée par les autorités, « lépreuse entre les lépreux ». Encore heureux qu'elle ait travaillé un tout petit temps dans sa jeunesse, comme secrétaire de direction dans cette fabrique de jute de Lokeren, sans ça tout ce qu'elle aurait comme pension, ce serait « une poignée de cacahuètes ». Mais nom d'une pipe, c'était comme si elle n'existait pas, « comme si j'avais réalisé peau de balle dans toute ma vie ». « Bouchère pendant quarante ans et mère de cinq enfants, s'il vous plaît, et qui ont tous fait des études, monsieur, et qui ont tous l'un ou l'autre diplôme et qui ont tous réussi - et grâce à qui ? »

Par-dessus le marché, ils avaient dû acheter « cette foutue baraque de Dikke Liza » bien trop tard dans leur carrière, bien trop cher, avec une hypothèque bien trop lourde. C'était vrai qu'ils ne manquaient de rien, mais on ne pouvait pas dire que c'était le luxe. *Bref*, est-ce que ce ne serait pas une bonne idée que, dès avant mon départ pour le Cap, je leur achète leur bungalow au Puytvoet ? Pas qu'elle s'attende à ce que je m'écrase avec mon Boeing – *au contraire*, elle ne veut pas y penser, sinon elle irait se coucher de tout son long sur le tarmac devant cet avion – mais quand je rentrerais, je posséderais aussi de ce côté-ci de la planète un endroit pour prendre un peu de bon temps, avec un peu de verdure et beaucoup de bon air. C'était d'ailleurs absolument nécessaire, ces derniers temps je n'avais pas vraiment bonne mine, des valises sous les yeux, des cheveux gris sur les tempes (« Même notre plus jeune atrape déjà des cheveux gris ! ») mais bon, ça n'avait rien d'étonnant, je ne sortais pas assez, c'était le mauvais côté de mon métier, assis à mon bureau ou sur les fauteuils de velours d'un théâtre trop subventionné, toujours sur mon derrière, toujours à me creuser la cervelle, et puis il y avait encore ça : la qualité de l'oxygène à Anvers, mon dieu, mon dieu ! C'est en dessous de tout, c'était encore sur la gazette l'autre semaine, et pourtant ce n'est pas si loin, Anvers, « ton Anvers », évidemment c'est de l'autre côté de l'Escaut, dieu merci, une rivière, ça retient la plus grande partie des saletés, oui oui, haut dans le ciel, c'est bien connu, l'eau a une force ascensionnelle, ça forme une barrière, c'est pour ça qu'avec une bague de soutier on peut découvrir plus de choses dans le sous-sol dans un désert, tu croyais que je ne savais pas ça ? Je ne lis pas assez de journaux, peut-être ? Mais *soit*, si je passais des-

sous, sous mon Escaut ? Je pourrais dorénavant être là en un quart d'heure, sur ma propre pelouse, à prendre un bain de soleil s'il ne pleut pas, je pourrais venir tondre mon propre gazon et planter des asperges à *volonté* à la bonne saison, et pour le moment même les fraises sortent bien, tant que ces coquins de moineaux et de pies les laissent tranquilles avec leurs petits becs de voleurs, et en été je pourrais aller cueillir des mûres dans les environs jusqu'à m'en rendre malade, et au printemps je pourrais couper des chatons de saule et des branches de genêt pour mettre dans un vase à la maison, « c'est terriblement décoratif, certainement dans un loft anversoïse comme le tien, cette espèce de cage à lapins avec des murs tout blancs ». *Allez*, qu'est-ce que j'en pense ? Ce ne serait pas une idée magnifique ? Quoi ? D'acheter ce bungalow, *tiens* ! « Ça ne va pas te coûter un os et tu n'en auras que des avantages. Le dimanche tu pourras rendre visite à tes petits vieux et pendant les longs week-ends tu pourras même rester dormir, et tu pourras sans peine inviter toutes tes connaissances à un petit barbecue, si tu veux, ton père peut se procurer la viande à un prix d'ami chez ses anciens fournisseurs, la salade et le riz au lait je m'en charge. *Allez*, qu'est-ce que tu en penses ? Tu ne vas quand même pas dire non ? Mais achète ce bungalow ! Pour une fois, rends ta mère heureuse au lieu de toujours rendre heureux ton public ! Sans moi tu ne serais pas là pour eux ! »

À la dernière minute, avant chaque voyage, il y avait une tracasserie de ce genre à évacuer et cela revenait toujours à ceci : n'ait pas le culot de nous abandonner ici. Pardon : de m'abandonner ici. Pas maintenant, jamais. Reste.